

Mésadapté mais heureux (?)

Le retour à la *vie normale* après cet été de rêve est brutal.

Ça l'aurait été en temps normal, imaginez revenir en pleine campagne électorale. C'est tout sauf agréable.

J'essaie de faire du sens de cette situation. D'y trouver ma place ... je n'y arrive pas.

J'ai été heureux, malgré les hauts et les bas vécus pendant l'été. Mais présentement, je ne sais plus où donner de la tête.

À qui voulait l'entendre, je répétais que je ne referais jamais une traversée du Canada à vélo. Je ne suis pas un cycliste et sur les grandes routes, il y a trop de trafic, trop de bruit.

Aujourd'hui, je réalise à quel point j'étais bien. Loin des *actualités*, des banalités, de la quotidienneté médiatique construite par des gens qui, je ne les blâme pas, doivent comme bien des gens travailler leur 40 heures par semaine ... qu'il y ait nouvelle, ou pas.

Je suis triste et je m'enferme chez-moi. Sortant la tête de temps en temps à l'aide d'un texte que je mets sur le web. Une bouffée d'air virtuelle. Nocive.

Je n'ai jamais cru que les solutions à la crise environnementale et sociale actuelle allaient venir "d'en haut". Pas plus du gouvernement que du bon dieu.

Et ce n'est ni par cynisme ou parce que je crois que les élu.es en place le fassent exprès.

J'ai passé le plus clair de ma vie d'adulte à être frustré de l'inefficacité gouvernementale, ce qui revient aussi pas mal à notre inefficacité collective.

Nous sommes collectivement inefficaces, parce que nous acceptons, entre autres, de remettre tout notre pouvoir à un système de représentation politique. Une fois tous les quatre ans, nous nous lavons les mains de tous nos péchés. Les mains propres une fois notre devoir de citoyen accompli, nous reprenons notre quotidien, sans poser de questions ni demander de comptes pour un autre quatre ans.

Bien sûr, on chiâle et on n'est jamais satisfaits.

« *Mais on peut rien faire.* »

C'est connu.

Le monde dans lequel je vis, ne m'a jamais plu.
Pour être plus précis, ce n'est pas tant *Le Monde*, mais la société.

Je l'ai déjà dit, je ne comprends pas comment un regroupement d'individus aussi magnifiques peut résulter en une société si disfonctionnelle.

Cette société est si préoccupée par son apparence que nous acceptons l'idée que l'humanité soit présentement à son apothéose, à son *top*.

Il paraît que jamais l'être humain n'a connu une qualité de vie aussi élevée de toute son histoire. Mais voit-on sur quoi repose cette soi-disante qualité de vie?

Tout au long de mon Été sans gazer, j'ai reçu de beaux commentaires à propos de l'inspiration que mon projet apportait aux gens. Un ami m'a même dit que de me voir réaliser mon rêve d'enfance l'encourageait à se poser des questions sur ses propres rêves, et comment il pourrait s'y prendre pour les réaliser.

De retour à la maison à tenter de réapprendre à m'adapter à la quotidienneté ou pour être parfaitement honnête à espérer que cette quotidienneté ne me rattrape jamais, je me questionne beaucoup sur mon utilité.

En plus, je reviens chez-nous en pleine campagne électorale pendant laquelle le bullshit-o-mètre est accoté au fond. Au point que je me demande si je ne devrais pas me partir une nouvelle compagnie destinée à caller la bullshit. Je suis même allé jusqu'à créer un slogan et une image pour la compagnie.

Bien sûr, je ne pourrais jamais vivre à caller de la bullshit à coeur de journée.

Mais cette réflexion me rappelle que je ne suis pas à l'abri de ma propre bullshit. Je prends souvent des raccourcis, par lâcheté, par manque d'inspiration ou par habitude.

J'ai grandi entouré de bullshit.

Même si j'ai eu la chance d'être entouré par une famille et des ami.es avec qui on se disait autant que possible les choses telles quelles. Des fois ça fait mal, mais je prendrais une vérité en plein visage n'importe quand au lieu d'avoir à faire face à un spécialiste du marketing ou des relations publiques.

Comme j'hais ce métier.

L'art de présenter n'importe quel concept vide comme l'invention du siècle. Ark!

Ça vaut la peine de se souvenir que l'inventeur du concept des relations publiques, Edward Bernays, a développé toute une campagne dans les années 1920 présentant la cigarette aux femmes comme des *Flambeaux de la liberté*. Une campagne orchestrée comme une pièce de théâtre pour faire un coup d'éclat et satisfaire son client. Bernays avoue lui-même que les gens, tel un troupeau de moutons, peuvent être manipulés par des spécialistes en la matière.

Ce monde pré-fabriqués dans lequel je vis depuis toujours, me dérange.

Mais les murs en façades comme dans un faux village western sont en train de laisser paraître les coulisses du spectacle. Nos actions nous rattrapent et plus rapidement que certaines personnes nous avaient prévenus.

Avant de partir pour mon été sans gazer, j'avais déjà commencé à décrocher autant que possible de ce rythme de vie occidental. Ce rythme basé sur ce mythe qu'il faut travailler à faire de l'argent pour être heureux. Basé sur le rêve américain du self-made-man, qui voudrait qu'une personne, peu importe ses origines puisse atteindre *le sommet*.

Ce *sommet*, c'est cet endroit d'où on peut regarder les autres de haut. Ce lieu d'où on peut dire : « J'ai réussi. Je suis meilleur qu'eux. » La classe des parvenus. Le 1% de la classe moyenne, parce que soyons honnête, le vrai 1% équivaut à devenir un dieu grec. On n'y accède pas, on y naît.

Mon mur à moi, celui sur lequel je me cogne le nez constamment, c'est celui d'avoir peur de manquer d'argent. Je ne peux pas faire ce que je crois *devoir* faire, parce que si je m'y mets, je vais rapidement manquer d'argent, et à ce moment, je ne serai pas plus avancé puisque je ne pourrai plus rien faire.

Ce dernier paragraphe est mon talon d'achille. C'est mon petit orteil que je me cogne partout, tout le temps, au point d'avoir peur de simplement marcher.

Pourtant, je sais pertinemment que lorsque je m'y mets, ce manque d'argent potentiel n'empêche rien. J'ai la preuve évidente de ce fait.

Réalistement parlant, je n'avais pas l'argent nécessaire en mai dernier pour traverser le Canada en trois mois et demi, à vélo.

Et pourtant, je suis aujourd'hui assis devant mon ordinateur à taper ces mots, sans avoir accumulé un sous de dette, sans avoir travaillé pour de l'argent pendant le tiers de l'année qui vient de passer.

Mais je trouve encore le moyen de me faire peur lorsque je regarde ce vers quoi je veux aller, en me disant que le manque d'argent m'en empêchera.

Mon ex qui est venue me rejoindre à Yellowknife avec les enfants, après avoir fait le même parcours que moi, mais en voiture, m'a mentionné comment *ma tête dure* était probablement à l'origine du succès de ma traversée.

Malheureusement, c'est cette même tête dure qui semble m'empêcher de passer par-dessus cette peur de manquer d'argent. Et pourtant, ce n'est pas comme si mes besoins monétaires étaient élevés. Je vis depuis dix ans avec entre 10 et 17 000\$ par année, bien en-dessous du seuil de faible revenu québécois qui oscille entre 30 et 37 000\$ pour une famille de trois personnes et 24 000\$ pour un individu.

Logiquement, ce n'est pas le manque d'argent qui m'empêche de vivre mes rêves ou de juste réaliser un projet à travers lequel je me sentirais utile.

Ça fait dix ans que je le fais!

J'ai quitté un emploi à 85 000\$ par année pour venir vivre dans une yourte en Gaspésie et faire l'éducation à domicile de mes enfants. J'ai participé à la création d'une coopérative de solidarité qui a lancé le Loco Local et inventé avec un ami le Demi, des projets utiles et appréciés qui contribuent positivement à l'économie de la région où je vis.

Pourquoi ai-je si peur de la suite?

J'ai peur, parce que les projets auxquels je rêve me sont chères. Parce qu'ils me tiennent à cœur et parce que j'ai peur de les gaspiller, de ne pas réussir.

Je n'en reviens pas d'avoir encore cette peur. Même après avoir réalisé comment facile fut la réalisation de ce rêve de traverser tout le Canada à vélo que je me suis empêché de vivre pendant 40 ans à cause de cette peur.

Et en plus, ces projets qui me tiennent à coeur sont déjà bien avancés.

Ça fait vingt ans que je rêve de vivre sur 5 acres de terre afin d'y développer avec une ou deux autres familles un petit hameau visant l'auto-suffisance.

Devinez sur combien d'acres de terre je vis présentement?

C'est ça!!!

En plein coeur du village de St-Siméon de Bonaventure, à quelques mètres de la mer et partageant de manière ironique la clôture de l'école du village. École avec laquelle j'ai réussi à m'entendre pour que mes enfants puissent goûter au meilleur des deux mondes en y allant trois jours par semaine pour pouvoir faire l'éducation à domicile le reste du temps.

Mon rêve est en cours de réalisation, mais je trouve le moyen de ne pas y croire.

Et je rêve d'un autre projet. Un projet *d'affaires*. Un projet qui créerait des liens entre les gens qui ont à coeur leur milieu de vie. Je l'ai nommé, *Les Chemins gaspésiens* ou de manière plus large, *Les Chemins entrepreneuriaux*.

Je rêve de tracer des parcours entrepreneuriaux de compagnies et d'individus vivant ici. Comment est né leur rêve qu'ils vivent présentement. Quels ont été les bons coups et les obstacles. Qui les a inspirés et pourquoi ils n'ont pas abandonné dans les moments les plus difficiles.

Ce serait ma façon de continuer ce voyage pendant lequel j'ai rencontré ces ordinaires-extraordinaires personnes cet été. Et de documenter leurs histoires. Partager leurs bons coups, mais aussi ces chemins un peu plus cahoteux de tous ces parcours dont on ne voit souvent que la phase couronnée de *succès*.

Qui sait, ça pourrait inspirer d'autres personnes à lancer leurs rêves et pourquoi pas, devenir une banque de mentors.

Ça fait quelques années que j'y pense. Un autre projet qui est parti de ces merveilleuses discussions que j'ai à intervalles réguliers avec ce conteur fou qu'est Patrick Dubois.

Ce serait une suite logique au Demi.

Et une suite logique à ce merveilleux été de rencontres avec des êtres humains extraordinaires.

Nous avons toutes les raisons d'être cyniques par les temps qui courent.

Nous nous sommes collectivement embourbés politiquement, ce qui malheureusement nous a placé dans une position sociale et environnementale extrêmement difficile.

Traverser le Canada à vélo qu'on soit un cycliste à grosses jambes ou ti-monsieur motivé, se fait autour d'un coup de pédale par seconde. Sans forcer pour ne pas se blesser. Mine de rien, tout ces petits coups de pédales finissent par s'accumuler et en fin de compte donner une épopée extraordinaire.

J'espère qu'on saura très bientôt trouver nos façons de pédaler ensemble pour faire face à ce qui se trouve devant nous. On a une couple de bonnes côtes, pis pas mal de vent de face, mais le paysage et les rencontres de l'autre côté en vaudront la peine.

J'en suis sûr.

[Quelque chose comme un grand peuple \(René Lévesque\) Plus on est de fou plus on lit](#)